

Table ronde Le grand chantier

Michel Coulombe

Dossier Éducation cinématographique
Volume 35, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2017). Table ronde : le grand chantier. *Ciné-Bulles*, 35 (3), 26–34.



ÉDUCATION
**CINÉMATO-
GRAPHIQUE**

Table ronde

Le grand chantier

MICHEL COULOMBE

Rarement les cinéastes, les critiques ou les distributeurs ont-ils l'occasion, sinon à la sauvette, d'échanger autour de l'éducation cinématographique. Les quelques rencontres ou débats consacrés au sujet, du moins dans l'espace public, habituellement dans le cadre d'un événement cinématographique, offrent la possibilité à ceux qui y participent de défendre leur créneau, leur programme, leur place dans le paysage culturel. *Ciné-Bulles* a invité quatre professionnels du cinéma, mais d'horizons différents à se prononcer sur cette thématique: la cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette (**Le Ring, Inch'Allah**), le distributeur Damien Detcheberry (EyeSteelFilm), le formateur Michel Gauthier (Cinécole) et le critique Martin Bilodeau (Mediafilm). Durant près de deux heures, personne n'a paru se préoccuper des orientations ou des interventions du ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur. Aucune question. Aucune allusion. En revanche, aussitôt l'échange terminé, on n'a plus parlé que de cet éléphant dans la pièce, tous s'entendant pour déplorer le manque de vision et de leadership du ministère. Réflexions sur l'éducation cinématographique. Échafaudage d'une filmothèque idéale.

Ciné-Bulles: Parlons d'abord de ce que vous faites. De votre rapport au cinéma et à l'éducation cinématographique.

Michel Gauthier: Après avoir fait du bénévolat auprès du docteur Julien pendant cinq ans et à la suite de mon départ de la Fondation Rivières que j'avais fondée avec Roy Dupuis, j'ai créé Cinécole en 2010-2011. À une directrice d'école qui m'avait demandé ce que je faisais, j'avais répondu que je voulais donner des ateliers de cinéma aux enfants dans les écoles. J'ai donc réalisé un projet-pilote dans son école et depuis, 84 projets ont eu lieu dans différentes écoles, surtout à Montréal, mais aussi au Festival de films pour l'environnement dans la région de Portneuf. Il est plus difficile de convaincre les directions d'écoles en région.

Damien Detcheberry: EyeSteelFilm est une compagnie de production de documentaires qui a lancé une antenne de distribution il y a cinq ans. On distribue des documentaires à vocation sociale, de même que des films de fiction comme **Médecin de campagne**.

Martin Bilodeau: Je suis rédacteur en chef de Mediafilm qui, en 2008, a créé un programme qui s'appelle, lui aussi, CinÉcole. Bien avant nous, il y avait un projet du même nom en Abitibi grâce auquel des jeunes pouvaient voir des films au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue.

C'est un nom naturel! Notre programme vise essentiellement à sensibiliser les jeunes spectateurs de niveau secondaire aux films québécois de qualité sur grand écran. Au cours des dernières années, nous avons amené plus de 8 000 élèves au cinéma et sommes allés en rencontrer 1 500 en classe. Nous avons commencé avec **Persepolis** de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi, puis nous nous sommes dit que ce serait chouette de sensibiliser les jeunes au cinéma d'ici, d'autant que l'on était alors en pleine crise du cinéma québécois. L'an prochain, nous espérons rejoindre 10 000 spectateurs. Dans cinq ans, 20 000.

Et si vous regardez plus loin?

Martin Bilodeau: Il y a 400 000 élèves au secondaire. Mon horizon pour CinÉcole est de 40 000.

Anaïs Barbeau-Lavalette: De mon côté, j'ai voulu désacraliser le cinéma en mettant une caméra dans les mains de jeunes de 12 à 14 ans dans **Si j'avais un chapeau**, sorti en 2005, question de rompre avec ce que le cinéma peut avoir d'impressionnant. Le film est construit à la façon d'un cadavre exquis. Après avoir participé à cette expérience, ils se sont sentis plus près du processus cinématographique. Le cinéma peut paraître merveilleux, fantastique, mais aussi très intimidant. Quand on s'y frotte, ça nous appartient un peu. Je n'ai jamais travaillé avec les petits enfants, mais



Damien Detcheberry



Anaïs Barbeau-Lavalette

mes enfants sont petits et de ce côté, je le constate, il y a un vrai manque. À l'école, on aborde tous les arts. On s'intéresse au cinéma quand il pleut! On prend une pause et l'on regarde un *blockbuster* américain.

Martin Bilodeau : Le cinéma est là quand il faut annuler une autre activité!

Lorsqu'il est question de littérature, on prend soin de faire lire des auteurs d'ici.

Anaïs Barbeau-Lavalette : Même souci en danse ou en théâtre. Mon garçon est en maternelle. On l'intéresse à l'art pictural, pas au cinéma.

Martin Bilodeau : Moi, la moitié de ce que je sais de la vie, je l'ai appris au cinéma. C'est mon principal moyen de découvrir le monde, de me sensibiliser à toutes sortes de réalités, la géographie, la politique, l'histoire.

Anaïs Barbeau-Lavalette : Je ne crois pas que ce soit de la paresse de la part des enseignants. Ils sont allumés et s'intéressent au cinéma.

Martin Bilodeau : Mais le cinéma n'est pas considéré comme un art.

Michel Gauthier : Dommage, car les enfants sont capables de regarder et de décortiquer un film.

On présume probablement qu'ils en voient bien assez.

Damien Detcheberry : L'éducation à l'image commence dès la petite enfance. Permettre aux enfants d'accéder à des images qui veulent dire quelque chose. Ma petite fille a trois ans. Elle ne va pas encore à la maternelle. Je reproduis avec elle le mode d'éducation que j'ai eu. À la maison, nous avons proscrit Disney pour des questions de morale, parce qu'on y sépare de manière trop manichéenne le bien et le mal. Je lui ai montré des films de Hayao Miyazaki, le maître du dessin animé japonais, et aussi **Pina** de Wim Wenders, parce qu'elle aime beaucoup la danse.

Michel Gauthier : Je comprends que l'on veuille éviter de montrer un certain type de film, Disney par exemple, mais le cinéma pour moi, c'est de l'émotion.

Damien Detcheberry : Ça n'empêche pas l'émotion!

Anaïs Barbeau-Lavalette : L'ennui avec Disney, c'est que l'on sait ce qui va arriver et dans quel ordre...

Damien Detcheberry : Les professeurs ne sont pas bêtes. S'ils ne présentent que des films de Disney ou des films américains, c'est qu'on ne leur a pas donné l'idée de montrer autre chose.



Michel Gauthier



Martin Bilodeau

Photos : Éric Perron

Martin Bilodeau : Les premiers interlocuteurs de CinÉcole sont les enseignants, pas les directions des écoles. Certains sont cinéphiles, ils ont cette curiosité, d'autres ne le sont pas. On espère chaque fois que la conversation avec les élèves se poursuivra dans les salles de classe après l'activité que nous proposons. Bien sûr, ce n'est pas toujours le cas. En ce qui me concerne, j'ai 50 ans et je n'ai pas connu le cinéma pour enfants quand j'avais cet âge. **La Guerre des tuques** est sorti quand j'étais au cégep.

Vous n'avez pas connu le club Faroun créé par Rock Demers? Durant des années, Faroun a diffusé partout au Québec des films des pays d'Europe de l'Est et de l'Asie.

Martin Bilodeau : Non. Au gymnase, après la messe, à Brossard, on présentait des films des années 1960 comme **Chitty Chitty Bang Bang** de Ken Hughes. Mes parents n'étaient pas particulièrement cinéphiles, mais on regardait ce qui passait à la télé. Il y avait trois postes, alors si l'on montrait un film de Rainer Werner Fassbinder, on regardait Fassbinder. Je n'aime pas les frontières, l'idée qu'il y ait des cohortes pour certains films. J'ai grandi avec des films adultes et ma sexualité s'est déployée à travers ces films!

À quel âge associez-vous l'éducation cinématographique?

Michel Gauthier : Enfant, après avoir vu le film projeté en cercle, sur 360 degrés, à Expo 67, je suis rentré à Québec avec ma famille et je voulais me faire une caméra en carton! Peut-être est-ce cela qui m'a amené à intervenir au primaire, ce qui se faisait peu jusque-là. Avant la quatrième année, les enfants me paraissent trop jeunes pour se lancer dans un projet de film. En cinquième et en sixième année, c'est parfait. On fait un survol des métiers du cinéma, puis on répartit les rôles. L'important n'est pas le résultat, mais bien que tout le monde participe à tous les aspects de la création du film.

Damien Detcheberry : Cela correspond à ce que l'on fait en musique. On apprend d'abord le solfège aux enfants, les bases de la construction musicale, avant de leur proposer de jouer d'un instrument. L'éducation à l'image est indispensable avant de rentrer dans le processus.

Martin Bilodeau : À Mediafilm, on s'est demandé à quel moment de notre vie nous étions devenus cinéphiles. Nous sommes cinq, une femme dans la trentaine et quatre hommes dans la jeune cinquantaine, et pour chacun de nous, le coup de foudre s'est produit vers 13 ou 14 ans. Il faut préparer les jeunes à une meilleure lecture de ce qu'ils vont voir. Nous concentrons nos activités au niveau secondaire parce que nous ne cherchons pas à former des cinéastes ou des comédiens, mais des cinéphiles à qui nous montrons les niveaux de



sens que peut contenir un film. Nous faisons un pas en arrière pour les inviter à comprendre ce qu'expriment les images.

Êtes-vous surpris de leur capacité d'analyse?

Martin Bilodeau : Ils reçoivent les films sans filtre. On croit que certains films vont les choquer, mais pas du tout. En revanche, le langage dans **1987** de Ricardo Trogi les choque. D'ailleurs, ça les surprend que le film soit classé « Général », car ils n'ont pas le droit de parler ainsi à la maison!

Michel Gauthier : Pour ma part, je ne présente pas de films. Les enfants en voient déjà beaucoup et je ne veux pas les influencer. S'ils ont vu tel film, ils veulent aussitôt s'en inspirer.

Reproduisent-ils le modèle américain?

Michel Gauthier : C'est ce qu'ils voient. Alors oui, ils sont influencés par ce cinéma.

Anaïs Barbeau-Lavalette : À la maison, on montre à nos enfants des films des frères Lumière, de Buster Keaton ou de Charlie Chaplin, et il arrive que le deuxième s'écrie : « Maman, je veux pas un vrai film! » (rires)

Anaïs, vos parents, Manon Barbeau et Philippe Lavalette, sont cinéastes. On peut supposer que

cela a joué dans votre éducation cinématographique.

Anaïs Barbeau-Lavalette : C'était très présent. Au point où l'on veut faire tout dans la vie sauf ce que font les parents! Ça n'a pas marché. (rires) Mes premières amours cinématographiques remontent à l'âge de huit ou neuf ans. Je pense notamment au **Silence** de Mohsen Makhmalbaf. En raison de la censure, les cinéastes iraniens mettaient souvent en scène des enfants. J'ai fait des films proches de l'enfance et c'est lié à ma fréquentation du cinéma iranien.

Damien, vous avez une éducation européenne. Vous paraît-elle très différente du programme québécois?

Damien Detcheberry : À l'école, en Bretagne, je me souviens avoir vu **Le Nom de la rose** de Jean-Jacques Annaud à l'âge de 10 ans. Ce n'est pas franchement un film pour enfants, mais comme on étudiait le Moyen Âge... (rires) J'ai vu **La Planète sauvage** de René Laloux, scénarisé avec Roland Topor, et d'autres films qui s'écartent des classiques hollywoodiens. En France, de la maternelle au lycée, on ne met pas l'accent sur un pays, la France par exemple, mais sur le cinéma de type Art et essai. On montre les films de Mohsen Makhmalbaf ou d'Abbas Kiarostami. **Où est la maison de mon ami?** est souvent présenté dans

les écoles. Dès que les enfants savent lire, on leur fait voir des films sous-titrés.

Martin Bilodeau : Pourquoi avoir émigré ici? (rires) En France, on a également le souci de soutenir une industrie qui produit plus de 200 films par an et la volonté de maintenir un parc de salles Art et essai.

Au début des années 1960, la commission Parent recommandait que l'école fasse une place à l'éducation cinématographique, ce qui ne s'est pas produit. Depuis lors, l'environnement audiovisuel a beaucoup changé. On a accès à plus d'images, plus de films que jamais.

Michel Gauthier : Quand j'étudiais le cinéma à l'Université Concordia, je me suis plaint parce qu'on voyait tous le même film. Tous le même Renoir, tous la même éducation cinématographique.

Anaïs Barbeau-Lavalette : Allez voir ce qu'offre Netflix! Il y a bien 50 possibilités d'émissions pour les six ans et moins, mais il n'y en a pas une de qualité. Ce que l'on propose est mal doublé et superficiel. La question de la diversité se pose aussi pour les adultes. Il y a bien des plateformes alternatives, notamment Fandor et Sundance, mais il faut les chercher. Si l'on veut s'assurer d'une certaine diversité, il faut aussi se battre contre les préjugés, ceux par exemple qui associent systématiquement le cinéma québécois à quelque chose de « plate ».

Martin Bilodeau : Rien de bien nouveau. On le disait déjà il y a 30 ans! Quand j'ai commencé comme critique de cinéma au début des années 1990, le cinéma québécois était mal perçu. Et j'étais même d'accord. (rires) Alors qu'on ne voit qu'une fraction de ce qui vient d'ailleurs, sauf des États-Unis, on voit tout ce qui se fait ici.

Ce qui prête le flanc à la critique...

Damien Detcheberry : Dans une perspective d'éducation, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de tout miser sur le cinéma québécois. Le public est roi. Les exploitants choisissent les films qu'ils présentent. Ce qu'il faut casser, c'est l'étiquette associée au cinéma québécois. Il y a quelques années, quand le cinéma québécois semblait en chute libre, on l'entendait beaucoup dans

le discours de la critique. Mais à la sortie de **Mommy** de Xavier Dolan, on ne parlait plus de cinéma québécois!

Martin Bilodeau : La marque Dolan est très forte.

Damien Detcheberry : Devant un tel film, le complexe disparaît.

Anaïs Barbeau-Lavalette : À l'école, on nous oblige à lire des classiques de la littérature québécoise. Ça peut être douloureux, mais moi, ça m'a nourrie et servie. On devrait faire de même pour les films.

Damien Detcheberry : Montrer des films québécois aux enfants, ça permet de se décomplexer et de faire voir que le cinéma québécois est intéressant.

*L'exemple le plus convaincant est **La Guerre des tuques** d'André Melançon. Il y a une génération **Guerre des tuques**. Leurs enfants sont allés voir **La Guerre des tuques 3D** de Jean-François Pouliot.*

Anaïs Barbeau-Lavalette : J'ai vu tous les Contes pour tous, qui restent pour moi une référence. Aujourd'hui, ces films vieillissent, il faut donc en faire d'autres.

Les initiatives locales sont nombreuses. Elles surgissent tantôt à Montréal, tantôt dans Lanaudière ou dans le Bas-Saint-Laurent, autour d'un festival ou d'un organisme. Faut-il rêver à un programme national?

Michel Gauthier : Mon intention est de créer un projet-pilote qui contribuerait à bâtir une conscience cinématographique dans les écoles. Le cinéma permet d'enrichir le parcours scolaire des élèves. D'ailleurs, j'ai été témoin de changements marquants chez certains élèves à la suite de leur expérience cinématographique. Et plusieurs enseignants m'ont confié avoir découvert de nouveaux aspects de leurs élèves.

Anaïs Barbeau-Lavalette : Aiguiser le regard qu'ils portent sur le monde... Se rendre compte de la puissance de notre regard, c'est majeur comme prise de conscience.

Martin Bilodeau : On fait de l'éducation cinématographique pour créer un désir, une envie, un effet d'entraînement. Mais revenons à la question. Actuellement, il n'y a pas de concertation. Les

initiatives sont nombreuses et complémentaires. Moi je rêve à quelque chose de global. Une vraie structure, une vraie pensée. Une politique culturelle. De la même façon que je n'ai rien contre la fusion des festivals, je n'ai rien contre la fusion des initiatives des uns et des autres parce que je rêve d'une politique culturelle en matière de cinéma.

Damien Detcheberry: En France, le cadre est fixé par l'Éducation nationale et il y a une synergie très forte entre l'Éducation nationale et le ministère de la Culture. Il y a un désir que les enfants soient capables, très jeunes, de décrypter les images. Parce qu'une image, ça peut mentir.

Anaïs Barbeau-Lavalette: Surtout qu'aujourd'hui, les enfants ont accès aux images dès leur très jeune âge.

Damien Detcheberry: C'est d'autant plus important à cause du pouvoir de la propagande par l'image. Al Gore vient de présenter à Cannes la suite du documentaire **Une vérité qui dérange**. Quand un journaliste lui a demandé pourquoi un film, pourquoi les salles de cinéma, il a répondu que c'était le dernier espace de liberté. Pendant plus d'une heure et demie, le public rassemblé est captif. Cela confirme l'importance d'amener les enfants dans les salles de cinéma. On y crée une bulle.

Aujourd'hui, la diversité semble de plus en plus compromise. Certains diront que l'offre est plus grande au Québec qu'au Canada anglais ou aux États-Unis. Néanmoins...

Martin Bilodeau: Dans les grandes villes américaines, vu la population, on trouve du cinéma Art et essai.

Michel Gauthier: Quant à la diversité, dans les classes où je vais, il y a un seul « Québécois de souche » sur 24 enfants. Le mélange de cultures est là. Faire du cinéma leur permet de travailler ensemble. Cela permet de créer une cohésion.

Martin Bilodeau: J'ai l'impression que les jeunes n'ont pas besoin de nous pour créer cette cohésion.

Soit, dotons-nous d'une politique culturelle qui tienne compte de l'éducation cinématographique. Que fait-on?

Damien Detcheberry: Il faut travailler avec les producteurs, les distributeurs et les exploitants...

Michel Gauthier: Et penser à intégrer les parents.

Damien Detcheberry: On doit sacrifier à nouveau les lieux, amener les jeunes dans les salles de cinéma, de façon à ce que l'apprentissage de l'image ne passe pas que par Netflix, la télévision ou les téléphones. En France, dans chaque classe, on élit un ambassadeur du cinéma. Ces enfants ont accès au cinéma gratuitement toute l'année. Ils peuvent inviter des amis plusieurs fois par mois. Ça commence vers l'âge de 9 ou 10 ans et ça va jusqu'au lycée. On leur fait visiter les cabines de projection et en retour, ils parlent aux autres élèves de la salle de cinéma. Cette très belle initiative n'engage pas grand-chose de la part de l'exploitant.

Martin Bilodeau: La meilleure façon de se faire raconter une histoire de cinéma, c'est encore la salle. Si l'on se dote d'une politique, il faut commencer par construire des salles pour que les jeunes n'aient pas à faire 50 kilomètres pour voir un film sur grand écran.

Michel Gauthier: Ça peut aussi se passer dans les écoles. Il y a des auditoriums, des tableaux interactifs, des projecteurs.

Martin Bilodeau: Néanmoins, une salle de cinéma dans une ville, c'est un beau lieu de rencontres. Un lieu de convergence.

Anaïs Barbeau-Lavalette: Multiplier les salles et les concevoir pour les enfants. On pourrait soutenir les initiatives citoyennes, encourager des idées aussi simples que la projection de films dans les ruelles. Pourquoi ne pas étudier une ou deux œuvres cinématographiques par cycle?

Martin Bilodeau: Et miser sur des œuvres emblématiques des divers courants cinématographiques!

Puisqu'il faut bien commencer quelque part, je vous propose de construire ensemble une filmothèque idéale. Avec ou sans Disney.

Damien Detcheberry: Si l'on veut y inclure Disney, pourquoi ne pas montrer **Fantasia**? Ce film dit quelque chose et fait entendre de la musique classique. J'y mettrais aussi un Chaplin, disons **Le Kid**, celui qui fait pleurer à chaque fois. C'est bien de



montrer un film muet, pour que l'on voie ce que l'on peut exprimer sans les mots. J'y ajouterais une comédie musicale. Je pensais à **Chantons sous la pluie**, mais l'idée qu'un homme chante sous la pluie a rendu ma fille malade, alors allons-y plutôt pour **Tous en scène** de Vincente Minnelli. Mais pourquoi pas un film de Jacques Demy? **Les Dames de Rochefort**. Ajoutons un film de science-fiction. Peut-être pas **2001, Odyssée de l'espace** de Stanley Kubrick... Quoique pour montrer comment le cinéma peut faire fonctionner l'imaginaire... Il faudrait y mettre aussi un documentaire, mais lequel? Là, je sèche.

Martin Bilodeau: Spontanément, je recommande **La Rose pourpre du Caire** de Woody Allen, un film sur le cinéma et la fascination qu'il exerce. Pour les 13 ans et plus, je pense à **Shining** de Stanley Kubrick, un film sur les possibilités tordues du cinéma. **Shining** fait peur et fait jaser. Il y a autant d'opinions sur ce film que de spectateurs! Le film est très ludique. J'aime beaucoup **Gabrielle** de Louise Archambault, un beau film sur la tolérance, la différence. Les jeunes aiment ce film. De façon générale, j'apprécie beaucoup ce que fait micro_scope, une maison de production qui fait le pont entre le cinéma d'auteur et le cinéma grand public.

Anaïs y a tourné **Inch'Allah**.

Anaïs Barbeau-Lavalette: Pour la petite enfance, je pense à **La Guerre des boutons** d'Yves Robert. J'y mettrais aussi **Les Triplettes de Belleville** de Sylvain Chomet, du cinéma d'animation intelligent. Un film de Buster Keaton, une sélection de courts métrages et les films du Wapikoni, parce qu'ils sont inspirants. J'ajouterais **Les Ordres** de Michel Brault pour les adolescents.

Martin Bilodeau: On le montre à CinÉcole et ça marche bien.

Anaïs Barbeau-Lavalette: J'ai vu **Les Ordres** à l'adolescence et ça reste mon film préféré. De la fiction avec un héritage documentaire.

Martin Bilodeau: **Les Ordres** est mon deuxième film québécois préféré après...

Anaïs Barbeau-Lavalette: **Les Bons Débarras** de Francis Mankiewicz! (rires)

Martin Bilodeau: Voilà! On a 50 ans ou l'on ne les a pas! Les jeunes peuvent s'identifier au personnage de Manon et ce langage est tellement exceptionnel!

Michel Gauthier : J'y mettrais des films faits par des enfants parce que les jeunes qui les voient s'y reconnaissent, et aussi **Une séparation** d'Asghar Farhadi. D'ailleurs, il y a un enfant dans ce film iranien. **La Nuit américaine** de François Truffaut et **L'Empreinte** de Carole Poliquin, un documentaire qui parle de notre rapport aux autochtones. Enfin, mon film préféré, **La Mélodie du bonheur** de Robert Wise. Rien à faire, je pleure toujours au même endroit!

Anaïs Barbeau-Lavalette : Ajoutons **Pour la suite du monde** de Michel Brault et Pierre Perrault et **Beast of the Southern Wild** de Benh Zeitlin, parce que c'est magnifique, pour l'imaginaire, pour le personnage principal. Et pour les adolescents, **Rebelle** de Kim Nguyen.

Martin Bilodeau : Ce film marche bien auprès des jeunes. **La Guerre des boutons** m'a fait penser à un autre classique français, **Les Jeux interdits** de René Clément qui raconte l'Occupation, une histoire importante à connaître. De plus, la musique est superbe.

L'environnement audiovisuel s'est beaucoup complexifié ces dernières années. Faut-il limiter l'éducation cinématographique aux films destinés au grand écran?

Damien Detcheberry : Je pense que c'est bien de se concentrer sur le cinéma et la salle. Une œuvre d'images est le produit de la réflexion de quelqu'un. Ce n'est pas formaté.

Anaïs Barbeau-Lavalette : L'expérience première, c'est le cinéma. C'est important d'en prendre soin.

Martin Bilodeau : Oui, le cinéma c'est la base. Le cinéma, c'est comme le concert ou le théâtre. Le même genre d'expérience collective. Néanmoins, sans la télévision, je ne serais probablement pas cinéphile.

Ne faut-il pas admettre qu'aujourd'hui on voit les films sur d'autres écrans?

Michel Gauthier : J'habite en région, à une heure et quart de la première salle de cinéma. Je regarde quand même un film par jour. Aujourd'hui, les jeunes regardent des tas de choses sur leurs téléphones, des images et des sons que l'on ne qualifie pas nécessairement de cinématographiques, et c'est tout à fait intéressant.

Martin Bilodeau : Que le cinéma soit un art moins consommé qu'il y a 20 ans ne m'apparaît pas comme une catastrophe monumentale.

Michel Gauthier : Il faut élargir l'éducation cinématographique à tout ce qui fait appel aux images et aux sons.

Martin Bilodeau : Autant l'accepter, la télévision, les arts médiatiques, tout ça fait maintenant partie d'un vaste écosystème auquel appartient aussi le cinéma. ☐

Cette table ronde s'est tenue le 30 mai 2017 à l'Institut national de l'image et du son. *Ciné-Bulles* remercie l'INIS, Jean Hamel et Isabelle Martimbeau pour leur collaboration.

L'inis

